

MON ROMAN :

"L'histoire d'une jeune femme en quête d'identité et de résilience"

"Un récit qui transcende les frontières, une leçon de courage et de foi qui vous marquera longtemps."

Chapitre 1 : Le Départ

Les souvenirs d'Aïcha remontaient comme une douce mélodie dans son esprit. Elle se souvenait des journées passées à jouer avec ses cousins et cousines, comme ce matin où ils avaient fait du vélo sur une colline près de la maison familiale. Elle se souvenait encore de son vélo sans frein, et de son cousin qui lui avait crié, alors qu'elle dévalait la pente : « Arrivé en bas, saute et laisse le vélo partir, je le récupérerai ! » Elle avait suivi son conseil, riant et criant à la fois, et le vélo avait poursuivi sa course incontrôlée. C'étaient des souvenirs comme celui-ci qui lui réchauffaient le cœur, bien qu'ils renforçassent aussi la douleur du départ.

Le soleil déclinait lentement sur Bamako, baignant la ville d'une lumière dorée, tandis que les ruelles de Korofina, un quartier vivant et bruyant, étaient animées par les voix des enfants jouant et les discussions des adultes. La chaleur du soir apportait une légère

brise qui se mêlait aux parfums des épices et à la poussière soulevée par les pas des passants. À l'intérieur de la maison familiale, Aïcha se tenait dans la cour, entourée de sa famille, comme si chaque regard, chaque parole, chaque sourire marquait une dernière empreinte avant son départ.

La maison de Korofina, grande et colorée, avait été son monde depuis toujours. Elle y avait grandi, entourée de ses frères, sœurs, cousins, cousines, oncles et tantes. La voix chaleureuse de sa grand-mère résonnait dans le fond, rappelant des souvenirs d'enfance : les repas partagés, les histoires racontées à la veillée, les rires et les chamailleries entre enfants. Aujourd'hui, tout cela semblait prendre une autre dimension, une forme de nostalgie douce-amère, car Aïcha savait que ce moment serait inoubliable, un tournant dans sa vie.

Sa mère, rayonnante dans son pagne aux couleurs vives, se tenait à côté d'elle, lui tenant la main avec une douceur presque tremblante. « Tu es prête ? » demanda-t-elle d'une voix calme, mais Aïcha sentit derrière cette question une profonde inquiétude, une inquiétude que sa mère n'arrivait pas à cacher. Les yeux de celle-ci brillaient, mêlant fierté et tristesse. Aïcha hocha la tête, un sourire fragile sur les lèvres. « Oui, maman, je suis prête. »

Son père, plus en retrait, observait la scène en silence, son regard implacable fixant l'horizon. Il n'était pas du genre à exprimer ses émotions, mais Aïcha savait que ce départ pesait lourdement sur lui. Il l'avait toujours protégée, guidée, mais jamais par des mots. C'était un homme de peu de paroles, mais de gestes forts. Alors,

même sans dire un mot, il s’avança et, d’un signe de tête, la fit comprendre qu’il était là, derrière elle, prêt à l’accompagner dans ce moment difficile.

À l’extérieur, toute la famille était rassemblée, et même quelques voisins s’étaient joints à l’événement. Les adieux se succédaient dans un brouhaha d’émotions. Les enfants couraient autour, les plus jeunes pleuraient tandis que les plus âgés offraient des sourires pleins de sagesse et de conseils. Les cousins et cousines se bouscullaient autour d’Aïcha, la serrant dans leurs bras. Les mains tremblaient, les voix se brisaient sous le poids de la séparation. Aïcha les regardait, le cœur lourd, tout en sentant une chaleur infinie se répandre dans ses veines. Ses racines étaient là, solides et indéfectibles, mais ce départ marquait l’adieu à une partie d’elle-même, une partie de son enfance.

Dans la voiture qui les conduisait à l’aéroport, son père, silencieux comme à son habitude, conduisait d’une main ferme, les yeux concentrés sur la route. Aïcha, assise à ses côtés, se tenait droite, serrant la poignée de sa valise avec une force qui trahissait la tempête de sentiments qui se jouait en elle. À travers la vitre, elle apercevait les visages familiers de sa famille qui les suivaient à pied, ses frères et sœurs agitant les mains avec des sourires mélangés de tristesse et d’encouragement.

L’aéroport, avec ses allées et venues incessantes, était en contraste total avec la chaleur calme de sa maison. Aïcha respira profondément avant de quitter la voiture, observant une dernière fois la silhouette de son père derrière le volant. Les mots étaient

inutiles, mais son regard, aussi froid soit-il, lui transmettait une force qu'elle chérirait au fond d'elle pour les mois à venir. Elle se tourna vers sa mère, qui l'étreignait une dernière fois, la serrant contre elle avec une douceur infinie, un geste qui disait tout ce qu'aucun mot n'aurait pu exprimer.

Dans la file d'attente pour l'embarquement, Aïcha sentit la lourdeur de ce départ peser sur ses épaules. Elle savait que ce voyage vers Valence, pour poursuivre sa licence en mathématiques et informatique, était un saut vers un avenir qu'elle avait toujours rêvé, mais il n'était pas sans sacrifices. Sa famille l'avait toujours soutenue dans ses études, mais elle ne pouvait s'empêcher de penser à tout ce qu'elle laissait derrière elle : les rires de ses cousins, les conseils de ses tantes, les disputes sans fin avec ses frères et sœurs. Tout ce qui avait fait d'elle celle qu'elle était s'éloignait, et chaque instant semblait l'éloigner un peu plus de ses racines.

Elle monta à bord de l'avion, se glissant dans son siège avec une calme résignée. Tandis que l'avion décollait, Aïcha regardait à travers le hublot, observant la ville qui grandissait de plus en plus petite sous elle. Ses pensées se mêlaient, partagées entre l'excitation d'un avenir inconnu et la douleur de ce départ définitif. La chaleur de Bamako, la proximité de sa famille, tout cela semblait se dissiper dans les airs, emporté par la vitesse du vol.

Elle savait que ce voyage allait être une étape difficile, mais elle avait en elle la conviction qu'elle reviendrait plus forte. Parce que ce départ, bien que douloureux, était le début d'une aventure

qu'elle avait longtemps rêvée. Elle se leva un moment, se dirigea vers la fenêtre, et laissa les nuages l'entourer, son cœur battant pour l'inconnu qui l'attendait à Valence.

Mais dans ces moments de solitude et de difficulté, Aïcha se raccrochait à des souvenirs tendres et lumineux de sa vie au Mali. Elle pensait souvent à sa grand-mère, à son sourire espiègle et à ses farces mémorables.

Parfois, la solitude lui donnait envie de revivre ces moments de pur bonheur avec sa mémé. Elle revoyait encore sa grand-mère rassembler tous les petits-enfants autour d'une marmite prétendument remplie de poulets que sa tante avait apporté.

Quand elle avait ouvert la marmite, nettoyée et vide, les rires des enfants avaient éclaté, accompagnés du sourire espiègle de mémé. Ces souvenirs simples, mais vivants, donnaient à Aïcha une force douce pour affronter ses journées difficiles.

Chapitre 2 : Les Premiers Pas en France

Lorsqu'Aïcha atterrit en France, Valence, une petite ville, mais tout aussi déterminante l'accueillie. L'air frais de l'automne, légèrement piquant, frappait son visage dès qu'elle mit les pieds à l'extérieur de l'aéroport. Les arbres aux feuilles dorées et rouges semblaient s'étirer vers elle comme pour la saluer, mais elle n'eut pas le temps de s'émerveiller. Sa tête était déjà pleine des défis qui l'attendaient.

Aïcha arrivait avec un mois de retard à l'Université de Grenoble, située à Valence, et savait que chaque jour perdu serait difficile à rattraper. Ses premiers jours furent un tourbillon de formalités administratives et de nouveaux apprentissages. La filière maths-informatique, qu'elle avait envisagé comme un domaine d'excellence, se présentait sous un jour plus complexe. Contrairement aux mathématiques qu'elle maîtrisait à la perfection, les concepts d'informatique, les langages de programmation et les algorithmes lui étaient étrangers, et elle se sentait à la traîne par rapport à ses camarades. « Suis-je vraiment à ma place ici ? » se demandait-elle souvent, observant les autres discuter aisément des langages de programmation, tandis qu'elle luttait pour comprendre les bases.

La difficulté des études n'était pas le seul défi. Trouver un logement devint une tâche herculéenne. Les résidences universitaires étaient déjà toutes complètes, laissant Aïcha face à une décision difficile : trouver un appartement indépendant. Pendant ce temps, elle dut séjourner à l'hôtel, une dépense imprévue qui érodait peu à peu ses économies. Chaque soir, le poids des frais et l'incertitude de ses

prochaines semaines rendaient son sommeil agité. Le stress s'accumulait, et les journées filaient à toute allure, chaque cours d'informatique la laissant plus confuse et dépassée.

Malgré tout, Aïcha refusait de s'appuyer sur le soutien financier que son père lui avait minutieusement préparé. Chaque année, il constituait un compte bloqué qui aurait pu couvrir largement ses dépenses. Mais Aïcha aspirait à l'indépendance. Elle voulait tracer sa propre voie, ressentir la fierté d'avoir surmonté les épreuves par ses propres moyens. L'aide de son père restait une sécurité, un filet invisible qu'elle choisissait de ne pas utiliser.

Et même si elle savait que son père ne lui en voudrait pas d'utiliser ce compte bloqué, elle préférait vivre plus modestement, dans l'espoir de pouvoir un jour le rembourser de ses propres efforts.

Chaque soir, les chiffres des dépenses s'accumulaient dans son esprit, mais elle refusait d'en parler à son père. Son orgueil, et son désir de prouver sa capacité à se débrouiller seule, ne lui permettaient pas de revenir sur cette décision.

Aïcha fit vite la connaissance de ses camarades de promotion, et parmi eux, plusieurs jeunes boursiers venus du Mali, qui étaient arrivés un mois avant elle. Ils étaient connus comme les "boursiers d'excellence", un groupe d'étudiants triés sur le volet, dont les performances académiques étaient saluées tant au Mali qu'en France. Fatou et Fatal faisaient partie de ce groupe. Fatoumata était dans une autre filière, mais elle avait une affinité immédiate avec Aïcha. Les deux jeunes femmes se comprenaient sans avoir besoin de beaucoup de mots ; elles avaient en commun cette volonté

d'aller de l'avant, mais aussi cette nostalgie des leurs, du pays, de la chaleur des retrouvailles familiales.

Un soir, lors d'une rencontre informelle à l'université, Fatoumata approcha Aïcha avec un sourire complice.

« Aïcha, tu viens à la fête d'intégration des boursiers demain soir ? », lui demanda-t-elle en espérant qu'Aïcha accepterait.

Aïcha, les yeux baissés, hésita un instant. Ce genre d'événements, avec ses foules d'inconnus et ses discussions animées, la mettait mal à l'aise. Elle était timide, et l'idée de se retrouver seule au milieu de tant de monde la perturbait.

« Je... je ne suis pas sûre. Je ne connais pas bien encore tout le monde... », répondit-elle, la voix hésitante.

Fatoumata, avec une douceur maternelle, insista : « C'est une excellente occasion pour te faire des amis, et tu sais bien que, ici, nous sommes tous dans le même bateau. Ne t'inquiète pas, je serai là pour te présenter les autres. »

Aïcha baissa les yeux, son visage se colorant légèrement. Elle savait que Fatoumata avait raison, mais l'idée de sortir de sa zone de confort la paralysait. Pourtant, au fond, elle avait envie de s'intégrer, de découvrir cette nouvelle vie, de briser la timidité qui

l'enfermait parfois dans ses propres pensées. Mais le doute persistait.

« Merci, mais je préfère rester ce soir. Ce n'est peut-être pas le moment pour moi. »

Fatoumata hocha la tête, compréhensive. « D'accord, mais si tu changes d'avis, viens me trouver. »

Aïcha, un peu coupable, sourit faiblement. Peut-être une autre fois, pensa-t-elle.

Les jours suivants, Aïcha se concentra sur ses études et sa recherche de logement. Mais à chaque fois qu'elle passait devant la salle où la fête d'intégration avait eu lieu, elle se sentait un peu plus en retrait. Les rires et les voix des autres étudiants résonnaient à ses oreilles, mais elle avait choisi de ne pas y participer. Elle se disait que ce n'était qu'une fête, qu'il y en aurait d'autres, qu'elle pourrait y aller quand elle serait prête. Mais cette réflexion, un peu trop rationnelle, ne parvenait pas à combler le vide qu'elle ressentait.

Les jours se succédaient, et chaque matin, elle se rendait à l'université en espérant que cette sensation de déconnexion finirait par disparaître. Mais, en attendant, elle continuait de se battre avec ses cours, essayant de rattraper son retard et de se faire une place parmi ses camarades.

Un matin, alors qu'elle errait dans la cour de l'université, une pile de notes serrée contre elle, le découragement prit le dessus. Elle tenait les feuilles dans ses mains comme une ancre, mais elle se sentait submergée par une vague d'incompréhension. Chaque ligne de code, chaque équation semblait aussi étrange et inaccessible qu'un univers parallèle. Pourquoi est-ce que tout est si difficile ici ? Pourquoi est-ce que je ne comprends rien ?

Les visages de ses camarades, concentrés et sereins, semblaient se brouiller autour d'elle, comme si une barrière invisible la séparait de ce monde qu'elle avait choisi de conquérir. Aïcha se sentit d'un coup perdu. Dans ses souvenirs, au Mali, les matières étaient difficiles, mais elle s'en sortait toujours avec détermination et travail. Ici, tout lui échappait, et un sentiment de solitude pesait lourdement sur ses épaules.

« Je vais échouer... Je ne vais jamais rattraper ce retard... »

Elle s'assit sur un banc de la cour, sans vraiment y penser, les larmes commençant à envahir ses yeux, brouillant sa vision. C'était la première fois depuis son arrivée en France qu'elle se sentait aussi perdue, aussi fragile. L'incertitude, le poids des attentes, de sa famille, de son propre idéal d'excellence, l'écrasaient.

« Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à me faire une place ici ? »

Elle ne remarqua pas tout de suite la présence qui s'approchait d'elle. Ce fut une voix calme, douce, mais pleine de bienveillance qui la fit sortir de sa torpeur.

« Aïcha, ça va ? » demanda un professeur, d'un ton préoccupé. C'était le professeur d'informatique, celui qui, un mois plus tôt, l'avait encouragée à ne pas se laisser abattre malgré son retard.

Aïcha, surprise par cette voix, releva lentement la tête. Ses yeux étaient rouges et pleins de larmes, mais elle n'eut pas le courage de les essuyer. Elle se sentit soudainement vulnérable, comme si la douleur de son échec venait d'être exposée à la lumière.

Elle prit une profonde inspiration et, d'une voix tremblante, elle expliqua : « Je suis... je suis perdue. Je ne comprends rien à ces cours. Je suis en retard sur tout le monde, je ne vais jamais y arriver. Je... »

Elle se tut un instant, incapable de finir sa phrase. Les mots se bloquaient dans sa gorge, étouffés par l'angoisse.

Le professeur, d'un regard empathique, s'assit à côté d'elle sur le banc, sans rien dire pendant quelques instants. Puis, il parla doucement, mais avec fermeté : « Aïcha, je comprends que ce soit difficile. Mais tu n'es pas seule dans cette situation. Beaucoup d'étudiants rencontrent des obstacles au début. Et le fait que tu sois ici, en train de lutter pour comprendre, montre déjà ta détermination. Ce n'est pas la vitesse à laquelle tu avances qui

compte, c'est ta volonté de continuer, même lorsque c'est dur, et généralement les étudiants maliens ils s'en sortent toujours »

Elle leva les yeux vers lui, étonnée. Il continuait : « Tu es ici parce que tu as des capacités. Les retards peuvent être rattrapés. Ce que tu traverses maintenant, c'est un défi, pas un échec. Et je suis là pour t'aider, Aïcha. Nous allons mettre en place un plan de révision personnalisé pour toi. Pas de panique. Un pas après l'autre, tu vas y arriver. »

Aïcha hocha la tête, d'abord incrédule, mais une lueur d'espoir commença à naître en elle. Peut-être qu'il a raison. Peut-être que ce n'est pas la fin du monde. Elle se rendit compte qu'elle n'était pas seule dans cette épreuve, qu'elle avait les moyens de surmonter ses difficultés, même si cela semblait insurmontable à cet instant précis.

Les journées suivantes furent consacrées à ce plan de révision. Le professeur, avec l'aide de la responsable des licences, lui proposa des sessions de tutorat et des explications adaptées. Chaque soir, Aïcha passait des heures à étudier, mais petit à petit, les concepts en informatique commencèrent à avoir un sens. Les lignes de code, qui lui semblaient autrefois être un mystère insondable, commencèrent à se démystifier, et chaque succès, aussi petit soit-il, nourrissait sa détermination.

En quelques semaines, Aïcha retrouva sa confiance. Elle ne se contenta pas de rattraper son retard ; elle surpassa même ses

propres attentes. Et à travers cette épreuve, elle apprit quelque chose de fondamental : ce n'était pas la perfection qu'elle recherchait, mais la résilience. Elle comprit que l'échec n'était pas un point final, mais un tremplin vers une nouvelle forme de réussite.

Chapitre 3 : Le Poids des Choix et des Sacrifices

Le quotidien à Valence devint peu à peu un rythme auquel Aïcha s'adapta. Ses premiers mois, marqués par la solitude et le doute, avaient forgé en elle une détermination de fer. Cette période lui enseigna une vérité importante : dans l'adversité, elle avait appris à trouver en elle des ressources insoupçonnées. Mais la vie d'étudiante en France ne se résumait pas qu'aux cours et aux défis académiques ; elle était une mosaïque de moments lumineux, de choix douloureux et de découvertes intérieures.

Pour Aïcha, maintenir un équilibre entre études et vie quotidienne n'était pas un choix, c'était une nécessité. L'éloignement de sa famille lui pesait, mais il l'aidait aussi à comprendre la profondeur des liens qui la rattachaient à son passé et la poussaient vers l'avenir. Les appels de sa mère, ponctués de conseils bienveillants et de prières, étaient un rappel constant de l'amour inconditionnel qui l'attendait au Mali. Pourtant, dans ces conversations, elle omettait souvent de mentionner les nuits blanches passées à réviser ou les journées où elle enchaînait les cours, le travail et les trajets interminables.

La vie devint plus complexe en licence 2, lorsque Aïcha, en quête d'indépendance, accepta deux emplois en parallèle de ses études. Le premier était un poste d'appui au personnel de la bibliothèque universitaire. Là, elle appréciait le calme des étagères de livres, le parfum du papier ancien et la routine des étudiants qui passaient la porte, chacun avec ses propres rêves et batailles. Travailler à la

bibliothèque lui offrait des moments de répit et des opportunités d'étudier entre les heures de service.

Mais les besoins financiers l'obligèrent à trouver un second emploi. Après des recherches infructueuses, elle finit par décrocher un poste comme auxiliaire de vie pour l'entreprise Destia. Son rôle consistait à assister des personnes âgées dans leurs tâches quotidiennes : les aider à se nourrir, les accompagner dans des promenades et leur tenir compagnie. C'était un travail exigeant, physiquement et émotionnellement, mais il avait quelque chose de profondément humain qui touchait Aïcha. Chaque visite apportait son lot d'histoires, de rires, et parfois de larmes. Elle se lia d'amitié avec plusieurs « papis » et « mamies », tissant des liens qui dépassaient le cadre strict du travail.

L'une des dames qu'elle accompagnait régulièrement, Mme Monique Leroux, avait été institutrice dans sa jeunesse. Monique, toujours pleine de sagesse et de vivacité, devint une figure maternelle pour Aïcha. Leur complicité se renforça au fil des mois. Un après-midi, alors qu'elles savouraient une tasse de thé dans le salon lumineux de Mme Leroux, celle-ci se mit à raconter à Aïcha des anecdotes de sa jeunesse.

« Tu sais, Aïcha, dans mon métier, j'ai vu passer des élèves de tous horizons. Mais il y en avait un qui m'a particulièrement marquée. Il était toujours en retard, ne rendait jamais ses devoirs à temps, mais il était incroyablement brillant, malgré tout. J'ai toujours cru que l'échec n'était qu'un tremplin. Ce n'est pas la chute qui compte, c'est la façon dont tu te relèves. »

Aïcha, qui avait souvent des moments de doute sur son parcours, écouta avec attention. Ces mots résonnaient profondément en elle. Elle se sentait parfois perdue, submergée par le poids des études et des emplois à jongler. Mais ces paroles de Mme Monique étaient un phare dans l'obscurité. « L'échec n'est qu'un tremplin. » Elle répéta cette phrase dans sa tête comme un mantra, la reliant à chaque moment difficile.

Parfois, pendant les week-ends, quand Aïcha n'avait pas de service à la bibliothèque ni de cours, elle rendait visite à Mme Monique. C'était devenu un petit rituel, une façon pour elle de se détendre et de se ressourcer. Un jour, elle apporta même un plat du Mali, un « tika daiguai », un plat traditionnel composé d'arachide et de viande en sauce, qu'elle avait cuisiné avec soin.

« C'est délicieux, Aïcha ! » s'exclama Mme Monique en prenant une bouchée. « C'est comme un voyage, ce plat. J'ai l'impression de goûter un peu de chez toi, du Mali. Quelle merveille ! »

Aïcha sourit, heureuse de faire découvrir un peu de sa culture à cette femme qu'elle avait prise sous son aile, comme une mamie de substitution.

Les mois passaient, et leur complicité grandissait. Un jour, lors d'une visite, Mme Monique, un peu émue, lui tendit un petit paquet. C'était un cadeau, joliment emballé.

« Aïcha, j'aimerais te donner quelque chose... quelque chose qui a beaucoup de valeur pour moi. Je sais que ça peut paraître un peu étrange, mais tu es devenue une amie précieuse, et j'aimerais que tu acceptes ce cadeau. »

Aïcha regarda le paquet, hésitante. Elle savait que Mme Monique, bien que généreuse, vivait avec une petite pension. Elle voulait refuser, mais n'osa pas. Elle prit doucement le paquet et l'ouvrit. À l'intérieur, il y avait une broche ancienne en or, un bijou précieux que Monique avait porté pendant de nombreuses années.

« Je ne peux pas accepter cela, Mme Monique, » répondit Aïcha, la gorge serrée. « Je suis honorée, vraiment, mais... je ne peux pas. Ce bijou a une valeur immense. Je... je risquerais d'avoir des problèmes si quelqu'un apprenait que j'ai accepté quelque chose d'aussi précieux. C'est... c'est compliqué. »

Mme Monique la regarda, surprise, puis comprit. Elle sourit doucement, posant la broche de côté. « Je comprends, Aïcha. Mais sache que pour moi, ce n'est pas une question de valeur matérielle. C'est juste un geste de reconnaissance. »

Leurs regards se croisèrent, et dans ce silence, Aïcha sentit une chaleur profonde dans son cœur. Elle n'avait pas besoin de ce bijou pour savoir qu'elle avait gagné quelque chose de bien plus précieux : l'amitié d'une femme remarquable.

Les journées de travail à la bibliothèque d'Aïcha étaient ponctuées de moments inattendus. De temps en temps, elle croisait Karamoko, un des boursiers d'excellence, il donnait des cours de tutorat à l'université et venait souvent à la bibliothèque, le jeune homme qui dispensait les cours de Coran aux autres boursiers, Aïcha l'appréciait énormément. Un jour, alors qu'elle rangeait des livres, elle le vit s'approcher d'une étagère avec l'air concentré.

Karamoko, toujours calme et réfléchi, cherchait un livre. Aïcha s'approcha discrètement, espérant avoir l'occasion de lui parler.

« Karamoko, tu cherches quelque chose en particulier ? » demanda-t-elle, cherchant une excuse pour engager la conversation.

Il tourna la tête, un sourire éclairant son visage. « Oui, je cherche un livre de chimie. J'ai un examen de chimie organique bientôt, et je dois réviser certains concepts. Peut-être que tu pourrais m'aider à le trouver. »

Aïcha, qui avait souvent croisé Karamoko à la bibliothèque sans oser lui parler, se sentit un peu plus à l'aise. « Bien sûr, je connais la section de chimie ici. Laisse-moi te montrer. »

Elle l'emmena jusqu'à l'étagère où se trouvait le livre qu'il cherchait, leur conversation s'enchaînant naturellement autour des

études et de la chimie. À chaque fois qu'elle le croisait dans la bibliothèque, Aïcha trouvait une excuse pour lui parler. Elle observait ses gestes, son calme, son attention envers les autres. Il était toujours respectueux, humble, et son sérieux l'impressionnait. Il était rare de le voir distrait ou préoccupé. Il semblait exceller à la fois dans ses études et dans sa pratique religieuse.

Aïcha ne pouvait s'empêcher de l'admirer à distance. Elle notait chaque détail de ses actions : sa façon de parler avec respect à chaque personne qu'il croisait, son écoute attentive, sa sérénité. Il semblait avoir une maîtrise de soi et une sagesse rare, et cela la fascinait. Pourtant, malgré son attirance, elle savait que ses priorités étaient ailleurs. Ses études, son travail et sa volonté de réussir en France étaient son objectif principal.

Chaque moment passé à observer Karamoko, chaque conversation anodine, renforçaient en elle un sentiment d'admiration profonde, mais aussi une prise de conscience : Aïcha n'était pas encore prête à laisser entrer l'amour dans sa vie. Elle devait se concentrer sur son avenir, sur la construction de son identité et de sa carrière.

Les mois passaient, et Aïcha se sentait plus forte, plus déterminée. Ses rencontres avec Karamoko, ses discussions avec Mme Monique, chaque instant passé à aider et à apprendre, contribuaient à forger la femme qu'elle devenait. Le chemin était encore long, mais Aïcha savait

Pourtant, tous les appels n'étaient pas empreints de tristesse. Certains, comme ceux avec ses cousins ou sa meilleure amie Douda, apportaient des moments de réconfort qui allégeaient le poids de la distance.

Le soir, après une journée harassante, Aïcha se connectait souvent pour un appel vidéo avec ses cousins. Ces discussions, où les blagues et les confidences surmontaient les kilomètres, étaient un répit bienvenu. Douda aussi l'appelait fréquemment. Orpheline de père et mère, elle faisait preuve d'une résilience admirable. « Je vais bien, ne t'inquiète pas, » disait-elle souvent, même si Aïcha savait que Douda travaillait dur pour subvenir à ses besoins et soutenir sa grande sœur, Astou. Leur lien était une ancre dans la tempête de leurs vies respectives.

Chapitre 4 : Les Appels de l’Absence

Le printemps à Valence annonçait une période de transition pour Aïcha. Deux années d'études venaient de passer comme un souffle, emplies de défis et de réussites. Pourtant, son regard se tournait désormais vers Grenoble, cette ville nichée au pied des montagnes, où elle poursuivrait sa troisième année de licence en mathématiques et informatique. La décision avait été prise après de longues réflexions : quitter Valence pour rejoindre le campus principal de l'Université Grenoble Alpes.

Mais avant le départ, il fallait tout organiser. L'été approchait à grands pas, et avec lui, l'urgence de trouver un logement étudiant. Les souvenirs de son arrivée en France, marquée par une recherche de logement difficile, étaient encore frais dans sa mémoire. Cette fois-ci, Aïcha ne laisserait rien au hasard. Dès le mois d'avril, elle passa des heures à parcourir les annonces en ligne, scrutant chaque détail, chaque option qui pourrait lui convenir. Entre les formulaires, les appels téléphoniques et les visites virtuelles, ses journées étaient bien remplies.

En parallèle, elle devait préparer son départ de Valence. Son appartement, qui avait été un refuge chaleureux, devait être vidé de ses meubles et de ses souvenirs. Aïcha s'inscrivit sur leboncoin pour revendre son mobilier. Les premiers jours furent prometteurs : des acheteurs se manifestèrent rapidement, emportant chaises, tables et ustensiles de cuisine. Pourtant, elle hésitait encore à tout vendre d'un coup. L'idée de se retrouver dans un appartement vide avant son déménagement la troublait.

Un jour, en discutant de ses projets avec Ciré, une amie proche qu'elle avait rencontrée en deuxième année de licence, cette dernière proposa une solution pratique : vendre les meubles restants à quelques membres de sa famille. Ciré organisa une visite, et en quelques heures, l'appartement d'Aïcha se vida considérablement. Ce geste d'amitié soulagea Aïcha, qui se sentait de plus en plus légère à mesure que son départ se concrétisait.

En mai, une bonne nouvelle vint illuminer ses efforts : elle avait enfin trouvé un logement étudiant à Grenoble. Ce petit studio, simple mais fonctionnel, serait son nouveau chez-soi. L'excitation de cette nouvelle étape était cependant tempérée par les contraintes administratives et financières. Le déménagement, les frais de résiliation de bail, et les dépenses imprévues mettaient ses finances à rude épreuve.

Lorsque le jour de l'état des lieux arriva, une ombre plana sur sa journée. Malgré ses efforts pour vider l'appartement, il restait quelques meubles invendus. Le propriétaire, mécontent, décida de facturer le coût du débarras à Aïcha. Elle découvrit également qu'il lui faudrait payer pour des traces laissées par des invocations religieuses qu'elle avait collées sur les murs. En tout, la facture s'élevait à 2000 euros. Dépitée, Aïcha négocia un paiement échelonné, une solution qui lui permettait de respirer un peu.

À Grenoble, un nouveau chapitre s'ouvrait. Fatoumata, toujours fidèle, l'accompagna pour transporter ses affaires. Les premiers

jours dans cette ville inconnue furent consacrés à la découverte : le campus immense, les ruelles animées, et les montagnes majestueuses qui entouraient la ville. Mais rapidement, la réalité reprit le dessus. Aïcha envisagea de chercher un emploi pour alléger son fardeau financier. Cependant, les entretiens s'enchaînèrent avec une condition qu'elle ne pouvait accepter : enlever son foulard. Chaque refus était une blessure, mais Aïcha tenait bon. Elle décida de mettre toute son énergie dans ses études, convaincue que cette voie lui ouvrirait un avenir radieux.

Un soir, en rentrant des cours, Aïcha reçoit un appel inattendu. Elle jette un œil à l'écran de son téléphone : c'est l'une de ses mamans du pays. Son visage s'éclaire d'un sourire, empreint de nostalgie et d'émotion.

Aïcha (avec chaleur) : Allô, maman ! Comment vas-tu ?

Maman (avec une voix douce et un accent chaleureux) : Ma fille, quelle joie d'entendre ta voix. Ici, tout va bien, grâce à Dieu. Et toi ? Comment ça se passe là-bas ?

Aïcha (avec enthousiasme) : Alhamdoulilah, ça va bien ! Les cours sont parfois fatigants, mais je tiens bon. Vous me manquez tous tellement...

Maman (avec tendresse) : Toi aussi, ma fille, tu nous manques énormément. Mais tu sais, nous sommes très fiers de toi ici. Ce n'est pas facile d'être loin de chez soi, mais tu es courageuse.

Maman (après une légère pause, d'un ton plus sérieux) : Mais Aïcha, on m'a dit que tu as refusé un travail parce qu'on t'a demandé d'enlever ton voile. Est-ce vrai ?

Aïcha (après un silence, hésitante) : Oui, maman... C'est vrai. Je ne me sens pas capable de l'enlever. Ce voile, c'est mon identité, c'est moi.

Maman (d'une voix compréhensive mais pragmatique) : Ma fille, je te comprends, crois-moi. Mais écoute-moi bien. Tu es en France maintenant, et là-bas, les choses ne sont pas comme chez nous. Parfois, il faut faire des compromis pour avancer. Dieu est miséricordieux, Il connaît ton intention. Si retirer ton voile pour le travail te permet de progresser, Il ne t'en voudra pas.

Aïcha (abasourdie, mais déterminée) : Maman, j'entends ce que tu dis, mais je ne pourrai jamais faire ça. Je peux m'habiller de manière professionnelle et correcte, mais je ne laisserai jamais la France ou n'importe quel pays changer ma personnalité ou effacer mon identité.

Maman (d'une voix douce et rassurante) : Moi aussi, j'ai traversé ce genre de dilemmes quand j'étais en France. J'ai dû m'adapter, trouver des solutions. Porter une perruque ou un foulard discret pourrait être une option temporaire. Si tu veux, je peux t'envoyer quelque chose ou te donner des idées. Mais souviens-toi, ce ne sont que des outils, pas des définitions de toi-même. Ce qui compte, c'est ton cœur et ta foi.

Aïcha (les larmes aux yeux) : Maman, c'est tellement difficile... Je ne comprendrai jamais pourquoi un simple morceau de tissu peut effrayer ou diminuer l'image de quelqu'un. Comment cela pourrait-il affecter mes compétences ou mon intellect ?

Maman (avec une sagesse empreinte d'amour) : Tu as raison, ma fille, cela n'a aucun sens. Mais ne laisse pas cela briser tes rêves. Fais de ton mieux, et prends le temps de réfléchir. Nous sommes derrière toi, quoi que tu décides.

Aïcha (émue) : Merci, maman. Tes paroles me réconfortent, même si ce n'est pas facile à entendre. Je vais réfléchir et trouver ma voie.

Maman (avec un sourire perceptible dans sa voix) : C'est tout ce que je te demande, ma fille. Tu es forte, et je sais que tu prendras la bonne décision. Et surtout, n'oublie pas de bien manger, hein !

Aïcha (avec un rire léger) : Oui, maman, promis. Passe une bonne soirée, et embrasse tout le monde pour moi.

Maman : Bonne nuit, ma fille. Que Dieu te protège et te guide.

Aïcha : Amine, maman. Bonne nuit.

Ces appels se multipliaient, et chacun d'eux laissait Aïcha troublée. Les mots de sa famille résonnaient en elle : « *Et si ma famille avait raison ? Ils veulent mon bien, après tout...* » se demandait-elle souvent.

En France, tout semblait si compliqué. Comment un simple bout de tissu pouvait-il provoquer tant de désaccords et de conséquences inattendues ? Dans ces moments d'incertitude, Aïcha se réfugiait dans ses prières, cherchant l'aide et la guidance de son Seigneur. Elle aimait son voile, il faisait partie d'elle, mais en même temps, elle craignait que toutes ces années de travail acharné soient compromises à cause de ce choix. Malgré les doutes et les pressions, Aïcha prit une décision : elle resterait fidèle à elle-même et à ses principes.

Elle choisit de ne pas travailler pendant son séjour à Grenoble et de conserver son voile, même si cela signifiait dépendre de l'argent que ses parents lui envoyaient chaque année. Cette dépendance la dérangeait profondément, mais elle préférait cette solution à celle

d'abandonner ce qu'elle considérait comme une part essentielle de son identité.

Les jours passèrent, et Aïcha commença à s'adapter à Grenoble. Cette ville, bien différente de Valence, lui offrait des opportunités nouvelles, mais aussi des défis qu'elle était prête à relever. Ses premiers pas étaient hésitants, mais elle avançait, avec cette force tranquille qui la caractérisait, prête à faire face à tout ce que l'avenir lui réservait.

Les appels vidéo avec sa famille étaient devenus une bouée de sauvetage pour Aïcha. Malgré la distance, elle se raccrochait à ces instants, ces moments de complicité où, même à travers un écran, elle retrouvait les voix qui lui étaient chères.

Lors d'un appel avec ses cousins, Baba, avec son sourire malicieux, s'adressa à elle :

— "Alors, mémé fitinie, tu nous oublies depuis la France ou quoi ?"

Aïcha éclata de rire, bien que son cœur soit lourd :

— "Baba, toi et tes blagues ! Vous me manquez tous tellement. C'est dur d'être loin de vous."

Fati, sa cousine, la taquina à son tour :

— "Alors, dis-nous, tu n'as pas encore trouvé un Français charmant à l'université ?"

Aïcha feignit l'indignation, croisant les bras :

— "Fati ! Je n'ai pas le temps pour ces choses-là. Je préfère me concentrer sur mes études."

Baba éclata de rire et ajouta :

— "Oui, c'est ça, on te connaît bien. Trop concentrée pour tout, sauf nous répondre à temps !"

Les rires résonnèrent à travers l'écran, réchauffant le cœur d'Aïcha.

Ces moments lui rappelaient combien sa famille était un pilier. Mais la distance entre eux, aussi réconfortante soit-elle, ne faisait qu'accentuer la solitude qu'elle ressentait dans ce nouveau monde.

La brume matinale qui enveloppait Grenoble semblait particulièrement lourde cette année-là. L'hiver, bien plus froid qu'à l'accoutumée, s'installait sur la ville, et Aïcha sentait le poids de chaque journée lui peser un peu plus sur les épaules. Ce n'était pas seulement la rigueur des études, ni les défis quotidiens qui la tourmentaient. C'était cette sensation grandissante, inexorable, d'une distance émotionnelle de plus en plus difficile à franchir. Chaque appel de sa famille, chaque message qu'elle recevait de son pays natal, le Mali, semblait annoncer des nouvelles qu'elle redoutait, des nouvelles qu'elle aurait voulu ne jamais entendre.

Un matin, alors qu'elle traversait le campus de l'université de Grenoble, Aïcha reçut un appel de sa mère. Sa voix, d'ordinaire calme et posée, tremblait. C'était étrange, un frisson glacé parcourut l'échine d'Aïcha, comme un pressentiment. Elle s'éloigna de ses camarades et s'isola dans un coin tranquille de la cour pour mieux entendre sa mère.

"Aïcha, ma chérie... Ta grand-mère... elle est partie."

Un silence lourd s'installa entre elles. Aïcha sentit son cœur se serrer. Sa grand-mère, celle qui portait son nom, sa "maman" du Mali, celle avec qui elle avait grandi, qui l'avait élevée et soutenue, venait de rendre son dernier souffle. La femme forte et sage qui lui

avait appris la résilience, qui lui avait inculqué les valeurs de la famille et de la dignité, venait de disparaître. C'était un coup de tonnerre dans la vie d'Aïcha, un vide profond qui ne pouvait être comblé par aucune distance. Cette grande figure de sa vie, ce repère inébranlable, s'éteignait, laissant une absence qu'il serait difficile de combler.

Elle se rappela les dernières conversations avec sa grand-mère, ces moments où celle-ci insistait pour la voir, la prendre dans ses bras une dernière fois. Elle était malade depuis un moment, mais Aïcha n'avait pas imaginé que ce serait si tôt. Comme si, dans un ultime acte d'amour, sa grand-mère savait, savait que son temps était compté, et que ce dernier adieu à sa petite fille chérie était sa dernière volonté. "J'aimerais tant te voir une dernière fois, ma chérie. Tu reviens cet été ? ", lui avait-elle dit à plusieurs reprises.

Ces mots résonnaient dans la tête d'Aïcha, des souvenirs douloureux qui refaisaient surface. La décision de partir en France avait été difficile pour sa grand-mère, qui lui avait fait promettre de poursuivre ses rêves, de ne pas rester prisonnière de son pays, mais de revenir une fois qu'elle aurait accompli ses objectifs. Et maintenant, elle n'était plus là pour la soutenir, pour l'encourager.

Les funérailles de sa grand-mère avaient été un moment empreint de douleur. Aïcha n'avait pas pu y assister, le poids de la distance étant trop lourd à porter. Elle se remémorait les visages de sa famille, la chaleur de ses proches qui, malgré la peine, s'étaient serrés les coudes pour rendre hommage à la matriarche. Mais c'était une cérémonie qu'elle avait vécue à travers des appels

téléphoniques, des photos et des vidéos, un souvenir figé dans sa mémoire, comme un rêve qu'elle ne pouvait pas toucher.

Quelques jours après la perte de sa grand-mère, un autre appel secoua son univers : sa deuxième grand-mère, celle qui vivait à l'autre bout du pays, était-elle aussi décédée. Aïcha n'en revenait pas. Deux pertes en si peu de temps, une après l'autre, comme si un lourd voile de malheur s'était abattu sur sa famille. Sa mère pleurait au téléphone, et Aïcha, de l'autre côté de la ligne, se sentait impuissante, loin, perdue dans un pays étranger, sans pouvoir être là pour soutenir sa famille.

Mais le calvaire d'Aïcha ne s'arrêtait pas là. Quelques semaines plus tard, un autre appel annonça la perte d'une tante, une femme douce et chaleureuse, qu'Aïcha avait toujours vue comme un modèle. C'était l'année de la tristesse, l'année où la mort semblait frapper sans prévenir, emportant petit à petit des morceaux de son monde, des êtres chers qui avaient partagé sa vie. La douleur, la perte, s'ajoutaient à un tableau déjà chargé d'incertitude et de solitude. Chaque appel était un coup de poignard dans son cœur, et chaque message, chaque nouvelle, résonnait comme un écho de la fragilité de l'existence. Elle se demandait comment continuer à avancer quand tout semblait vouloir la retenir dans une spirale de douleur et de deuil.

À chaque nouvelle perte, elle sentait la terreur de l'impuissance grandir en elle. Elle se sentait coupable, comme si sa décision de partir, de vivre à des milliers de kilomètres de chez elle, avait accentué cette distance qui la séparait d'eux. Elle aurait voulu être

là, auprès de sa mère, de sa famille, pour soutenir ceux qui, eux, étaient là pour rendre hommage aux défunts. Mais tout ce qu'elle pouvait faire, c'était écouter au téléphone, partager des larmes par-delà l'océan, sans pouvoir vraiment toucher ou reconforter.

Les nuits étaient les plus dures. Aïcha se réveillait souvent en pleurant, le visage baigné de larmes, cherchant un réconfort qu'elle ne trouvait pas. La solitude devenait plus pesante chaque jour. Les fêtes et les réunions familiales auxquelles elle n'assistait pas semblaient lui rappeler à chaque instant qu'elle n'était plus là, dans le cercle familial. Mais dans cette épreuve, elle se rendit compte que sa grand-mère, sa "maman" comme elle l'appelait, lui avait transmis une force qu'elle n'aurait jamais cru possible. Leurs échanges, leur complicité, leur connexion profonde ne se perdaient pas dans la distance ou la mort. Elle emporterait toujours avec elle cette sagesse, ce savoir-faire face à l'adversité. C'était son héritage, la source de sa force intérieure.

Les pertes successives, aussi lourdes et dévastatrices qu'elles fussent, forgèrent petit à petit un caractère plus solide en Aïcha. Elle comprenait désormais que la vie était fragile, qu'elle pouvait être interrompue à tout moment, et que ce qu'il fallait vraiment préserver, ce n'était pas les moments faciles, mais bien les valeurs et les liens qui nous unissent à ceux qui nous sont chers. Ces morts, aussi douloureuses qu'elles aient été, avaient renforcé sa détermination. Elle allait continuer à avancer, à vivre, à réussir. Parce que c'est ce que ses proches auraient voulu pour elle. Et parce qu'au fond d'elle-même, elle savait que cette résilience, elle l'avait en elle, tout comme sa grand-mère.

Chapitre 5 : Le Mariage Refusé

Le poids du monde semblait s'être abattu sur Aïcha ce jour-là. La décision qu'elle venait de prendre, celle de refuser un mariage qu'elle avait accepté avant de quitter le Mali, la hantait. Elle s'assit dans son appartement à Grenoble, seule, le regard perdu dans le vide, et la pensée de ce refus continuait de lui retourner l'estomac. C'était une décision qu'elle n'avait jamais envisagée, mais elle avait dû la prendre. Sa vie en France avait changé tant de choses en elle, et ses critères, ses rêves, son avenir avaient pris un autre sens. Ce n'était plus simplement une question de tradition ou de pression familiale, mais une quête personnelle, intime, qu'elle devait vivre selon ses propres convictions.

Lorsqu'elle avait quitté le Mali, le mariage avait déjà été discuté. Les deux familles se connaissaient, s'appréciaient, et avaient trouvé un terrain d'entente. Le prétendant, un jeune homme respectable, venait d'une famille honorable. À l'époque, Aïcha avait accepté ce mariage par respect pour ses parents et pour les traditions. Elle n'avait pas tout à fait réfléchi aux implications de cet engagement. Après tout, comme beaucoup de jeunes filles de son âge, elle pensait que l'amour viendrait après le mariage. Elle avait imaginé que la vie se déroulerait ainsi, que tout se ferait naturellement, comme dans les histoires qu'on lui racontait.

Mais la France, avec ses rues pleines de possibilités et ses horizons larges, avait bouleversé cette vision des choses. Elle avait changé. Elle avait grandi. Et surtout, elle avait commencé à voir le monde autrement. Ses rencontres à l'université, ses expériences de vie, les

valeurs qu'elle avait développées en étant loin de sa famille, loin du Mali, avaient ouvert son esprit. Le mariage qu'elle avait accepté ne correspondait plus à ce qu'elle voulait.

Tout avait commencé à changer lorsque ses critères pour un mariage se précisèrent. Aïcha n'était plus la même fille naïve qu'elle avait été avant de partir. Elle savait désormais ce qu'elle cherchait dans un mari. Elle voulait quelqu'un qui partageait ses valeurs profondes, un homme avec qui elle pourrait avancer spirituellement, un mari qui l'apprendrait la religion, quelqu'un de patient, de sage. Mais surtout, elle avait besoin d'un homme qui respecterait ses besoins, et qui, surtout, saurait comprendre la complexité de son être. Elle ne voulait pas d'un homme qui traînait dans des cercles où les contacts avec les femmes étaient fréquents. Elle était jalouse par nature, et ne pouvait imaginer une vie de couple où la confiance serait constamment mise à l'épreuve. Elle voulait un mari qui, comme elle, avait connu la séparation avec le pays natal, un homme qui comprenait le vide de l'exil et l'éloignement, et qui venait du Mali, de sa terre, de sa culture.

Le problème était que la famille de son prétendant, ainsi que la sienne, étaient déjà très investies dans cette union. Son père, surtout, était un homme d'honneur, un homme qui attachait une grande importance aux liens familiaux et aux engagements pris. Refuser ce mariage serait une humiliation pour lui, et Aïcha le savait. La famille de son prétendant était respectée dans leur communauté, et un refus, dans la mentalité de son père, serait perçu comme un scandale. L'image de la famille en souffrirait, et Aïcha sentait qu'elle trahissait quelque chose de fondamental aux yeux de son père.

Quand elle annonça à son père qu'elle ne souhaitait plus se marier avec cet homme, il réagit comme elle s'y attendait. D'abord choqué, il ne voulait pas comprendre. Il lui dit que l'honneur de la famille était en jeu et que ce genre de décision ne se prenait pas à la légère. Il lui reprocha de changer d'avis sans raison valable, sans se soucier des conséquences pour les deux familles, de l'image qu'ils avaient construite ensemble. "Tu ne sais pas ce que tu fais, Aïcha. Cette union a déjà été bien entamée, notre famille passerait pour quoi ?" avait-il dit. Mais pour Aïcha ne voulait rien savoir. Ce qui comptait plus que tout, c'était son bonheur intérieur, son épanouissement personnel.

Cette décision déchira Aïcha, mais elle ne pouvait plus continuer à vivre dans l'ombre de ce qu'elle croyait être la meilleure décision de sa vie. Elle comprenait que ce mariage ne correspondait plus à ce qu'elle recherchait, à ce qu'elle voulait vraiment, et qu'elle ne pouvait pas vivre cette vie en se reniant. Elle était déterminée à être fidèle à ses principes, même si cela signifiait prendre un chemin semé d'embûches.

Au-delà du mariage, il y avait aussi un autre élément qui la perturbait profondément, un autre secret qui grandissait en elle : son amour naissant pour Karamoko, l'ami boursier d'excellence avec qui elle prenait des cours de Coran pendant le mois de Ramadan. C'était un amour silencieux, presque secret, qu'elle n'avait osé partager avec personne, même pas avec Karamoko. Elle n'en avait même pas parlé à Fatoumata, son amie, qui pourtant savait tout de ses pensées et de ses émotions. Karamoko était

différent. Il représentait pour elle quelque chose de pur, d'intègre. Il incarnait les valeurs qu'elle recherchait chez un homme : la foi, le respect, l'humilité. Pourtant, elle savait que ce sentiment risquait de compliquer encore plus sa situation. Son cœur, tiraillé entre la loyauté envers sa famille et ce qu'elle ressentait pour Karamoko, se trouvait dans un tourbillon émotionnel qu'elle n'avait jamais imaginé.

C'était un dilemme déchirant. Refuser un mariage déjà programmé, c'était accepter de briser une tradition, de s'opposer à la volonté de son père et de risquer d'être incomprise par sa famille. Mais c'était aussi l'affirmer, l'affirmer à elle-même, qu'elle ne voulait pas d'un mariage imposé, qu'elle ne voulait pas vivre une vie qu'on lui dictait. Elle voulait écrire son propre chemin, même si cela signifiait tout perdre en chemin. Et en cette période de transition, avec son cœur partagé entre des sentiments contraires, elle savait qu'elle devait écouter sa propre voix, celle qui résonnait fort et claire : "Je veux choisir mon bonheur."

Refuser ce mariage n'avait pas été facile. Mais il avait été nécessaire. Et alors qu'Aïcha se tenait, seule, face à son avenir, une partie d'elle savait qu'elle avait fait le bon choix.

Un soir, alors qu'elle était seule dans son appartement à Grenoble, elle eut une conversation privée avec sa mère.

D'une voix teintée d'hésitation, Nene demanda :

— « Aïcha... dis-moi franchement... il y a quelqu'un d'autre ? »

Aïcha baissa les yeux, prise entre gêne et sincérité. Après un instant de silence, elle murmura :

— « Oui, maman. »

Surprise, Nene fronça les sourcils :

— « Et qui est-ce ? »

Aïcha inspira profondément avant de répondre :

— « Karamoko. C'est l'un des boursiers maliens... »

Le visage de Nene refléta une légère inquiétude. Elle poursuivit avec prudence :

— « Il est au courant, au moins ? De tout ce que tu traverses ? »

Aïcha secoua la tête, déterminée :

— « Non, maman. C'est ma décision, et la mienne seule. »

Nene sembla réfléchir un moment, pesant ses mots avant de demander doucement :

— « Pourquoi lui, Aïcha ? »

Les yeux d'Aïcha s'illuminèrent, mêlant émotion et conviction :

— « Karamoko est différent. Il est respectueux, intelligent... et il m'aide à approfondir le Coran. Il partage mes valeurs. On se comprend sans avoir besoin de se forcer, maman. »

Nene, toujours soucieuse, reprit d'une voix grave :

— « Ma fille... pourquoi quitter un mariage déjà construit pour une possibilité si incertaine ? Tu sais qu'il n'y a aucune garantie... »

Aïcha hocha la tête, son regard se perdant dans le vide. Elle répondit avec une douceur ferme :

— « Peut-être... Mais même si Karamoko ne veut pas de mariage, je ne peux pas continuer avec quelqu'un dont le monde est si éloigné du mien. On ne pense pas pareil, on ne vit pas pareil... Je ne peux pas faire semblant, maman. »

Sa mère soupira, un mélange de compréhension et d'inquiétude dans la voix : — "Qu'Allah t'accorde ce qu'il y a de meilleur pour toi, ma fille."

Cette nuit-là, après leur conversation, Aïcha se leva tard, le cœur lourd. Dans le silence de la nuit noire, elle déroula son tapis de prière et se tourna vers son Seigneur. Les larmes coulant sur ses joues, elle supplia dans un murmure :

— « Ya Allah, si Karamoko est le meilleur pour ma foi et ma vie, facilite pour moi notre union. S'il ne l'est pas, éloigne-moi de lui et accorde-moi ce qu'il y a de meilleur... »

Ses prières devinrent une habitude nocturne, un refuge où elle confiait ses doutes et ses espoirs.

Malgré la distance qui les séparait — Karamoko étudiant désormais à l'École nationale supérieure de Chimie de Mulhouse, tandis qu'Aïcha poursuivait ses études à Grenoble — leur lien restait fort. Ils échangeaient régulièrement, notamment sur la mémorisation du Coran. Karamoko, toujours patient et encourageant, lui proposait des méthodes et des astuces :
— « Aïcha, avant de mémoriser les versets, essaye de connaître les sens cela t'aidera beaucoup dans la mémorisation. Et n'oublie pas de réviser avant Fajr, ton esprit est plus clair à ce moment-là. »

Aïcha souriait souvent derrière son téléphone, admirant sa pédagogie et sa gentillesse.

— « Merci, Karamoko. Sans toi, je ne sais pas si j'aurais autant avancé. »

Il répondait toujours avec une simplicité désarmante :

— « Je ne fais que mon devoir, Aïcha. Le Coran est une lumière, et

chaque mot que tu mémorises te rapproche d'Allah. Continue, ne lâche pas. »

Ces échanges renforçaient son admiration pour lui, mais aussi ses propres convictions.

Après les épreuves personnelles et les choix difficiles qui avaient marqué son parcours, Aïcha se retrouvait face à un nouveau défi : la recherche du stage qui viendrait clôturer sa licence.

La troisième année de licence touchait à sa fin, et Aïcha se retrouvait face à un défi inattendu. À l'Université de Grenoble, la validation du diplôme passait par un stage obligatoire. Un détail qui semblait simple en apparence, mais qui s'était transformé en une véritable épreuve. Depuis des mois, elle envoyait des candidatures, explorait les forums organisés par l'établissement et faisait face à des réponses mitigées. Certaines entreprises demandaient des compromis inacceptables : renoncer à son voile. Cette exigence, qu'elles justifiaient souvent par des "règles de neutralité" ou des "préférences des clients", illustrait des préjugés tenaces et une incompréhension culturelle. Pour Aïcha, c'était un rappel douloureux des obstacles auxquels les femmes voilées faisaient face dans certains milieux professionnels, où leurs compétences étaient parfois éclipsées par des stéréotypes. Pour Aïcha, c'était non négociable. Ce bout de tissu représentait son identité, sa foi, sa liberté de choisir qui elle voulait être.

Les semaines défilaient, et la pression montait. La date limite pour trouver un stage approchait dangereusement, mais Aïcha refusait

de céder à la panique. Un matin, alors qu'elle parcourait les offres de stage comme chaque jour, elle tomba sur une annonce qui attira son attention. Un poste de développeuse informatique, en lien direct avec ses aspirations. Elle postula immédiatement. L'après-midi même, son téléphone sonna : une entreprise basée à Marseille souhaitait la rencontrer pour un entretien. L'entretien se passa à merveille. L'équipe semblait apprécier sa motivation et son sérieux, et Aïcha se sentit enfin reconnue pour ses compétences. Quelques jours avant la date limite, elle reçut la réponse qu'elle attendait : elle était acceptée. Une vague de soulagement l'envahit, mais une nouvelle problématique apparut rapidement.

L'université imposait une présence physique sur le lieu du stage, excluant toute possibilité de télétravail. Cela signifiait un déménagement imminent à Marseille, car l'entreprise avait son siège là-bas. Aïcha commença à chercher frénétiquement un logement. Les annonces défilèrent, les appels s'enchaînèrent, et les visites furent planifiées. Cependant, la réalité de Marseille, avec ses quartiers parfois peu sécurisés, la rattrapa. Aucune des résidences qu'elle visita ne lui inspirait confiance. Elle imaginait mal rentrer tard le soir après une journée de stage, inquiète pour sa sécurité.

De retour à Grenoble, l'échéance approchait, et Aïcha n'avait toujours pas de solution. Le soir, allongée dans l'obscurité de sa chambre, elle réfléchit longuement. Une idée lui vint soudain : elle se souvint d'une amie, Linda, qui habitait à Marseille. Elle lui envoya un message, espérant un conseil, une piste. Linda répondit rapidement et lui recommanda une résidence étudiante située dans un quartier calme. Aïcha contacta immédiatement l'établissement, et après quelques échanges, elle signa un bail sans même visiter les lieux. Le temps pressait, et elle n'avait pas le luxe de tergiverser. Avec son logement assuré, elle put enfin signer sa convention de stage.

Quelques jours plus tard, valise en main, elle prit le train pour Marseille, prête à débiter cette nouvelle aventure. La ville, bordée par la mer Méditerranée et baignée par le soleil, lui sembla accueillante et intimidante à la fois. Son studio, bien que modeste, était propre et sécurisé, offrant un espace où elle pouvait se concentrer sur ses objectifs. Les premiers jours de stage furent un mélange d'excitation et de nervosité. L'équipe était bienveillante, et Aïcha se sentit rapidement intégrée. Elle travaillait sur des projets concrets, mettant en pratique ses connaissances en développement informatique. Chaque jour, elle apprenait de nouvelles compétences, renforçant sa confiance en elle.

Cependant, l'éloignement de Grenoble et de ses amis, combiné à l'adaptation à une nouvelle ville, n'était pas sans difficulté. Mais chaque obstacle surmonté, chaque ligne de code écrite lui rappelait pourquoi elle était là : construire son avenir, fidèle à ses principes. Au fil des semaines, Marseille devint plus familière. Les balades sur le Vieux-Port, les couchers de soleil sur la mer, et les discussions avec ses collègues lui apportèrent un équilibre. Ce stage n'était pas seulement une étape académique, c'était une leçon de persévérance et d'adaptation. Aïcha savait que ce séjour à Marseille, bien qu'éphémère, marquerait un tournant dans son parcours. Elle avait appris à faire face aux imprévus, à rester fidèle à elle-même malgré les pressions, et à trouver des solutions même dans les situations les plus complexes. Ce chapitre de sa vie était une preuve supplémentaire que, même loin de ses repères, elle pouvait avancer avec détermination et courage.

Chapitre 6 : Paris, Un Nouveau Départ

Après un an à Valence et deux à Grenoble suivit du stage de Marseille, un changement de ville s'imposait. Aïcha, forte de son expérience, décida de poursuivre ses études à Paris, où elle allait intégrer le prestigieux master en Architecture des systèmes d'information avec une spécialisation en cybersécurité. Ce choix, mûrement réfléchi, était une étape importante dans son parcours, mais aussi dans sa vie personnelle. À Paris, elle allait vivre chez sa tante, ce qui changeait radicalement de son mode de vie à Grenoble, où elle était toute seule. Si la perspective de vivre en famille la réconfortait, elle savait que cela allait bouleverser son quotidien.

Sa tante, sa famille proche à Paris, et son mari étaient gentils et accueillants, mais Aïcha, habituellement indépendante, se retrouvait à jongler avec de nouvelles dynamiques. Elle voulait maintenir ses habitudes de liberté, d'organisation personnelle, tout en respectant la vie privée de sa tante et de son mari. Vivre sous leur toit signifiait aussi se soumettre à de nouvelles règles, de nouvelles attentes. Au début, cela n'était pas facile. Elle avait du mal à s'habituer à ne pas avoir son propre espace, à ne pas pouvoir se concentrer sur ses études sans craindre de déranger. Le silence de son propre appartement à Valence lui manquait parfois, mais elle était déterminée à s'adapter.

Les études à Paris étaient aussi un nouveau défi. Son master était exigeant, mais Aïcha n'avait jamais eu peur du travail. Cependant, une difficulté s'ajouta à son parcours : la recherche d'une alternance dans le domaine de la cybersécurité. Chaque recherche semblait infructueuse. Le secteur était très concurrentiel, et malgré ses compétences et son expérience, elle se heurtait sans cesse à des refus ou des propositions qui ne correspondaient pas vraiment à ce qu'elle recherchait.

Quelques mois après son arrivée à Paris, Aïcha se retrouva à discuter avec une ancienne boursière du Mali, Zeinab, par message. Elles échangèrent des nouvelles, mais aussi des conseils utiles pour avancer dans leurs carrières.

Zeinab, envoyant un message sur WhatsApp, avec un ton chaleureux : — "Coucou petite sœur ! J'espère que tu vas bien, ça fait un moment qu'on n'a pas parlé." Aïcha, souriant en voyant le message : — "Ça va grande sœur, et toi ? Je suis juste en pleine recherche d'alternance pour mon master. J'ai fait un CV, tu veux le consulter ?" Zeinab répondit presque instantanément, enthousiaste : — "Oui, bien sûr ! Envoie-le-moi. Tu devrais aussi le mettre sur LinkedIn, c'est un excellent outil pour trouver des opportunités." Aïcha se sentit réconfortée par les conseils de Zeinab, se souvenant des moments partagés et de la solidarité entre étudiants étrangers.

Un matin, alors qu'elle parcourait les ressources de l'école à la recherche de nouvelles opportunités, Aïcha reçut un e-mail de la responsable des relations entreprises d'Epitech. Une offre d'alternance venait d'être publiée pour un poste d'administrateur

système et réseau. Ce poste était une véritable opportunité pour elle. Le rôle d'administrateur système et réseau impliquait de maintenir et de superviser les infrastructures informatiques de l'entreprise, incluant les serveurs, les réseaux et les systèmes de stockage. Il fallait s'assurer que tout fonctionnait sans interruption, résoudre les problèmes techniques, et mettre en place des solutions pour améliorer les performances et la sécurité. Pour Aïcha, c'était une chance unique de mettre en pratique ses compétences et d'approfondir ses connaissances en cybersécurité dans un environnement professionnel exigeant.

Cette offre, également envoyée à trois autres étudiants, semblait être une chance inespérée. Sans perdre une seconde, Aïcha prépara son CV et sa lettre de motivation, puis les envoya dans la foulée.

La semaine suivante, elle fut contactée par le directeur technique de l'entreprise pour un entretien. À sa grande surprise, ce dernier était un ancien élève d'Epitech, ce qui la rassura quelque peu. L'entretien était prévu pour le vendredi suivant. Aïcha passa les jours précédents à se préparer intensivement : elle révisa les bases des systèmes et réseaux, s'entraîna à répondre aux questions techniques, et travailla sur sa présentation personnelle.

Le jour de l'entretien, Aïcha était nerveuse mais déterminée. L'échange avec le directeur technique se déroula dans une atmosphère cordiale et professionnelle. Il semblait impressionné par sa motivation et son parcours atypique. Aïcha mit en avant les compétences qu'elle avait acquises durant son stage à Marseille, soulignant son adaptabilité et sa capacité à travailler sous pression.

Plus tard, dans le métro, Aïcha retrouva Assia, une amie rencontrée à la mosquée. Assia sortit un livre et lui proposa une lecture, comme à leur habitude.

Assia, souriant tout en sortant deux livres de son sac : — "Aïcha, je n'aime pas rester dans le métro sans lire. J'en ai apporté deux : « Lettre à mon fils » et « Les mères des croyants ». Tu préfères lequel ?" Aïcha prit un livre, souriante : — "Moi aussi, j'adore lire. Je préfère « Les mères des croyants »." Assia, riant doucement : — "Très bon choix. Ces femmes sont des modèles de foi et de courage."

Le livre « Les mères des croyants », qu'Assia venait de lui prêter, était une œuvre inspirante qui racontait la vie des épouses du Prophète Muhammad (PSL). Aïcha aimait découvrir ces récits emplis de sagesse et d'enseignements spirituels. Ces femmes, chacune avec une personnalité et une histoire unique, avaient joué des rôles essentiels dans l'histoire de l'Islam. En lisant ce livre, Aïcha se sentait transportée dans une époque révolue, mais pleine de leçons pertinentes pour le présent. Les thèmes de foi, de résilience et de dévouement lui parlaient profondément, et elle trouvait dans ces pages une source de force et d'inspiration.

Le lundi suivant, Aïcha reçut un appel de l'entreprise. Son cœur battait la chamade en décrochant. La voix à l'autre bout de la ligne lui annonça qu'elle avait été retenue pour le poste. Un mélange

d'émotions l'envahit : soulagement, fierté, et gratitude. Elle venait de franchir une étape décisive dans son parcours.

Ce contrat d'alternance marquait le début d'un nouveau chapitre pour Aïcha. Elle savait que les défis ne manqueraient pas, mais elle était prête à les relever avec la même détermination qui l'avait toujours guidée. Chaque jour à Epitech et dans son entreprise serait une occasion d'apprendre, de grandir, et de se rapprocher un peu plus de ses ambitions.

Mais dans ce tourbillon de réussite professionnelle, il y avait aussi une autre quête, plus personnelle : celle du cœur. Aïcha pensait souvent à Karamoko, le jeune homme avec qui elle avait partagé des moments de complicité lors de ses cours de Coran, à Grenoble. Pendant les vacances d'été, Karamoko était retourné au Mali, et c'est là, au Mali, que la situation prit un tournant.

L'été dernier pendant qu'ils étaient au Mali, Karamoko était aller dans la grande famille de Aïcha, il parla de son envie de se marier avec elle. Cela faisait longtemps qu'il ressentait la même chose qu'elle, mais il ne l'avait jamais dit. Leur histoire, si discrète et secrète, devenait enfin une réalité. Aïcha était heureuse, mais il y avait un obstacle : les deux familles voulaient qu'ils attendent encore. D'abord, ils avaient insisté pour qu'ils finissent leur licence avant de se marier. Puis, une fois la licence obtenue, ce fut la même réponse : "attendez encore, finissez vos masters."

Un soir, en faisant des tresses à sa tante Bintou, Aïcha se confia sur le mariage et ses réflexions personnelles.

Aïcha, un peu timide, hésita avant de prendre la parole : — "Tu sais tata, un des boursiers maliens veut m'épouser, mais papa veut qu'on attende jusqu'après mon master. Si toi, en tant que grande sœur, tu lui parles, il t'écouterait peut-être." Tata Bintou, surprise, leva un sourcil en entendant la nouvelle : — "Ah oui ? Je ne savais pas. Personne ne m'en a parlé. Il ne devrait pas te refuser ce mariage. Quand deux personnes s'aiment, il n'y a rien de mieux que le mariage. Moi-même, je me suis mariée à 20 ans. Je lui parlerai, c'est promis." Aïcha sourit, reconnaissante : — "Merci, tata." Tata Bintou, en souriant, lui demanda plus de détails : — "Alors, parle-moi un peu de lui. Il vient d'où ?" Aïcha, un peu gênée, répondit avec douceur : — "Il est Sissoko. Il vient du Mali. Il a obtenu la bourse d'excellence en 2021 et il étudie la chimie à l'École nationale supérieure de Chimie de Mulhouse. Il nous enseignait le Coran quand on était à Valence." Tata Bintou, impressionnée, hocha la tête : — "Ce jeune homme semble sérieux. Je vais m'assurer que ton père comprenne cela."

Malgré les défis, Aïcha restait concentrée sur ses études et ses projets professionnels. Chaque jour passé à travailler et à attendre était un pas de plus vers son avenir, tant personnel que professionnel. Elle était convaincue que la patience finirait par récompenser son amour et sa détermination.